

Faut-il libérer l'Internet ?



La nostalgie de l'utopie colore les débats entre louangeurs et détracteurs de l'Internet. Ce dialogue s'efforce donc de dégager la spécificité, les atouts et les limites de ce nouveau champ de forces où s'affrontent les systèmes dominants et les mouvements de résistance.

Ronald Creagh : Il y a deux questions qui se posent à propos de la libération de l'Internet.

1° Dans quelle mesure est-ce que l'Internet lutte contre les formes actuelles de domination ?

2° Dans quelle mesure peut-on dire qu'il y a des mouvements libertaires, des tendances libertaires plus exactement, qui s'expriment dans l'Internet ?

Commençons par la première. Dans quelle mesure l'Internet permet-il de lutter contre les formes actuelles de domination ?

Gilles Pérez-Lambert : C'est la mise en contact de personnes qui ne pouvaient pas se parler avant, soit pour raison de distance, de téléphone, de longueur de temps de courrier, soit parce que les gouvernements empêchaient comme ils pouvaient. Mais aujourd'hui c'est possible, sauf en Chine qui a un routeur unique permettant de filtrer beaucoup mieux.

Ronald : Le problème de la relation sur l'Internet est l'absence de transparence et de responsabilité mutuelle : je peux disparaître, je peux ne rien faire, je suis peut-être un chien...

Gilles : Oui, mais c'est le même problème avec la lettre, je puis déménager et ne pas donner le nouveau numéro de téléphone. Ce n'est qu'un outil, donc même problème que les autres outils de communication.

En fait, Internet est vu comme une nouveauté, un nouvel outil, alors que ce n'est que l'adaptation aux ordinateurs des vieilles technologies : le courrier électronique c'est le courrier, le forum, c'est le téléphone ; ces problèmes sont accélérés, multipliés, mais ils sont analogues.

Ronald : L'Internet est-il vraiment si peu différent des outils traditionnels ? Dans la mesure où il y aurait un appauvrissement de la communication, dans le sens où il n'y a guère de possibilité vraiment symbolique avec toutes les nuances possibles. Par exemple, quand on fait de l'humour, on est souvent obligé d'ajouter une figurine.

Gilles : Ce n'est pas différent du courrier écrit avec le papier ; il y a le problème de la nuance, de l'humour, etc. Au téléphone, c'est différent.

On n'arrête pas de parler de la mort de l'écrit, alors que les gens n'ont jamais autant écrit que maintenant, même si c'est avec des fautes d'orthographe.

Ronald : L'Internet est la pointe d'un



iceberg qui comprend aussi la réalité virtuelle, les systèmes digitaux, etc. De plus, nous sommes devenus des cyborgs, corps + machine.

Gilles : L'Internet peut lutter contre les formes actuelles parce qu'il permet d'instaurer un dialogue qui n'était pas possible avant, ou plus difficile par le téléphone, l'écrit, etc., à travers des gens qui ne se connaissent absolument pas, qui ne se sont jamais vus, c'est-à-dire un réseau. Et donc on peut lutter contre des gens contre lesquels avant on ne pouvait même pas se liquer.

Ronald : L'Internet est-il la pointe d'un iceberg ?

Gilles : L'Internet est la pointe d'un iceberg, mais d'un iceberg tout petit parce qu'Internet aujourd'hui n'est accessible qu'à une minorité de gens favorisés, malgré les tentatives comme en Inde – avec le « simputer.com » – de mettre à la disposition du plus grand nombre, en fait du village, des machines très simples d'accès (il n'est même pas nécessaire de lire pour communiquer), très peu chères, à la taille de l'économie d'un village, bref à l'échelle du village. C'est très peu répandu encore à l'heure actuelle et, même en Inde, c'est balbutiant. Et donc, est-ce que la réalité virtuelle, les systèmes numériques, etc., sont vraiment à la portée de tous ?

La réalité virtuelle, c'est encore beaucoup un mot aujourd'hui, en tout cas tel qu'on l'entend dans la science-fiction. On peut parler de réalité virtuelle quand on écrit un courrier électronique, c'est vrai qu'il n'y a aucun support, il n'y a pas de stockage proprement dit, tout est

magnétique, le disque dur c'est du magnétique, etc. Une bombe à impulsion magnétique, et tout est effacé sur le disque dur. Donc là, oui, c'est du virtuel mais sinon ce n'est quand même pas différent, pas si virtuel que ça.

Le virtuel et le réel

Ronald : Je pense aux expériences qui commencent à être faites actuellement au MIT ou ailleurs, où par exemple tu serais à Paris, le médecin à Montpellier, ton corps virtuel serait dans la réalité virtuelle, le sien aussi et il opérerait dans cette réalité virtuelle.

Gilles : Cela se fait déjà : la première tentative était Strasbourg-New York, il y a deux ou trois mois. Un médecin a opéré une appendicite, c'est-à-dire une opération non vitale – au cas où il y aurait un problème – grâce à une liaison directe par câble spécial qui a permis à ce chirurgien d'opérer l'appendicite d'un vrai patient. Il avait des lunettes où il voyait le corps, grâce à des caméras, et il avait des gants qui étaient reproduits par un robot de l'autre côté. C'est un bon début de réalité virtuelle. Il a incisé, enlevé l'appendice. Cela s'est fait par une ligne spécialisée. En cas de coupure, il y avait un chirurgien à Strasbourg qui aurait fini l'opération. Mais est-ce que cela, c'est de la réalité virtuelle ? N'est-ce pas plutôt une délégation de pouvoir, disons une utilisation du réseau dans ce cas-là ? On a son pouvoir entre les mains, il y a de l'autre côté un robot pour ne pas faire n'importe quoi : si le médecin fait ça, le robot ne le fera pas, car il faut des gestes très précis. Est-ce que c'est vraiment virtuel ? Je crois qu'il y a une mauvaise interprétation, il faudrait d'abord définir ce qu'on entend par virtuel. Naturellement les médias nationaux ou internationaux font des pages et des pages sur le virtuel alors qu'ils ne le définissent jamais. On peut parler de choses extraor-

dinaires, il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans. Ou alors c'est très extraordinaire et ça n'existe pas.

Ronald : Comment définirais-tu le virtuel ?

Gilles : Pour moi le vrai virtuel consiste à agir sur quelque chose qui n'existe pas et ça n'aura aucune conséquence dans le réel. Sinon ce n'est pas du virtuel, c'est une transmission d'ordres à distance, pour ce qui est de l'opération. Même, à la limite, le virtuel ce serait bien d'avoir cette lunette-là, ou encore avec les progrès énormes – encore récemment je regardais ça – de l'hologramme, avoir des hologrammes devant soi, faire l'amour avec, c'est le grand fantasme de l'Internet, les gens croient que c'est ça, ou alors parler avec – il y a une intelligence artificielle derrière, et on arrête la machine quand on en a marre, ça c'est du virtuel. C'est le virtuel tel qu'on l'entend tous les jours, c'est peut-être aussi moi qui spécialise trop le sens du virtuel, je ne vois pas pourquoi le virtuel ce ne serait pas ça.

Le virtuel n'est pas la réalité. Un médecin qui opère quelqu'un à distance, ce n'est pas du virtuel. Il utilise des techniques modernes pour transmettre sa main. C'est tout.

Ronald : Dans quelle mesure il n'y aurait pas dans le virtuel la notion de l'imaginaire, mais je pense aussi aux rôles imaginaires, tels qu'ils se jouent dans les MUD et autres systèmes de jeux de rôles, mais évidemment à ce moment-là, c'est l'imaginaire et ce n'est pas spécifique à l'Internet parce qu'un roman aussi nous transporte dans d'autres pays, par exemple ?

Gilles : Les jeux de rôle ont existé avant l'Internet et ils existeront après si un jour l'Internet n'existe plus. Oui, là c'est l'imaginaire, c'est le jeu, cela n'a rien de virtuel. Même un jeu électronique où

les gens se battent entre eux, ce n'est pas virtuel. C'est un jeu, il y a des règles. Le virtuel serait une reconstruction de la réalité par l'ordinateur ou par des moyens électroniques, reconstruction qui n'a pas pour vocation d'obtenir des résultats dans la réalité. Je ne sais pas si je me fais comprendre. En plus c'est un peu faux car par exemple avec les écrans de type BARCO – il y en a dans certaines universités de chimie – que les chercheurs ont devant eux, avec des lunettes en 3D, ils projettent sur le BARCO et ils manipulent des molécules. Cela on pourrait dire à la limite que c'est du virtuel. Ils pénètrent dans les molécules pour trouver des atomes et voient ce qui se passe si on enlève un électron, si on tourne la molécule. Pour voir où viendrait par exemple se fixer le virus du sida.

Là on est dans le virtuel, car on n'entrera jamais dans la molécule et donc c'est bien un voyage imaginaire. Là je me contredis un peu avec ce que j'ai dit sur le jeu en tout cas.¹ Mais là pour moi c'est du virtuel. C'est une simulation mais c'est du virtuel. Apprendre avec la machine et cela peut avoir une conséquence sur le présent, mais une conséquence de recherche, une conséquence, disons, de technique, intellectuelle plutôt, on va susciter des connaissances intellectuelles. Avec le virtuel, on ne va pas modifier la réalité, on ne va pas faire une table avec du virtuel.

Ronald : Une critique que font très souvent les anarchistes à l'Internet, c'est que les gens passent leur temps devant l'ordinateur et se coupent de la réalité pour communiquer avec des tas de gens qu'ils ne rencontreront jamais. Les rela-

tions peuvent être très chaudes, peut-être, mais en fait c'est complètement irréel parce que cela n'a rien à voir avec la vie quotidienne. De plus, autre aspect important, la réalité des mouvements sociaux : c'est une chose d'être dans une foule qui manifeste et une autre de n'avoir qu'un compte rendu qui n'est qu'un épiphénomène.

Gilles : Faut-il vraiment opposer ces deux-là ? Je crois qu'on n'est jamais complètement que devant l'ordinateur ou que dans la rue, et il y a un moment où on a envie de communiquer avec les autres sans besoin physique ou, disons, plus charnel, d'être à côté : avec le téléphone, le papier, etc. Et il y a un moment où on a envie d'être dans la rue, etc. Et surtout : est-ce que ceux qui sont vraiment enfermés devant leur ordinateur, est-ce que s'ils n'avaient pas l'ordinateur, ils sortiraient ?

Ronald : J'ai l'impression qu'il y a des types de personnes qui ont des problèmes au point de vue de leur sociabilité et qui par conséquent ont trouvé grâce à l'Internet un dérivatif qu'ils n'auraient pas autrement.

Deuxième question : Dans quelle mesure peut-on dire qu'il y a des mouvements libertaires, des tendances libertaires plus exactement, qui s'expriment dans l'Internet ? C'est-à-dire que l'Internet a été commencé sous un angle militaire, je crois qu'en fait il a créé des enfants illégaux, qui ont désobéi à leur père, mais est-ce que le côté rhizomatique de l'Internet n'est pas confondu avec l'anarchie ? Dans quelle mesure la décentralisation permet-elle plus de liberté qu'auparavant ?

Le partage

Gilles : L'exemple le plus connu, c'est la communauté GNU/LINUX. Est-ce que c'est un anarchisme, ça c'est autre chose,

1. Où l'on voit que le virtuel ne se définit pas aisément !

2. GNU : de l'anglais « Gnus Not Unix ». Association de programmeurs pour l'écriture et la diffusion de logiciels libres (*Dictionnaire de l'informatique* DICOFR).

parce que GNU/LINUX regroupe des gens qui n'ont pas la même conception des choses. Il y a GNU et LINUX.² On les met ensemble parce qu'elles se sont exprimées en même temps, que chacune est arrivée à son faite à un moment donné et elles se sont associées pour arriver à quelque chose, mais si on doit séparer les deux, GNU c'est bien l'anarchisme, LINUX c'est plutôt l'opportunisme. Pas au sens négatif du terme, c'est-à-dire qu'on arrive à un moment donné.

Linux est un système d'exploitation – donc comme Mac OS.X par exemple – qui a été créé par Linux, mais lui a utilisé les outils GNU pour construire son système d'exploitation. Lui n'a pas cette idée d'anarchisme. Il a été, disons pour aller vite, généreux en donnant son produit, en rendant libre sous la licence GPL (General Public Licence – il faut dire GNU en anglais), mais pour lui ce n'était pas une idéologie. Il trouvait ça très pratique pour le rendre disponible. Alors que le fondateur de GNU, Richard M. Stallman, c'est vraiment une visée de partage. Et non seulement de partage, mais d'empêcher une personne, une société commerciale, la société, de s'emparer de sa production et d'en faire autre chose. Pour lui c'était : « On reste dans le partage, on a un logiciel, on y participe tous, mais aucun de nous n'a le droit de le prendre et de le vendre en disant que c'est lui qui l'a fait. Non seulement que c'est lui qui l'a fait mais qu'il ne donnera pas les modifications qu'il a faites pour le rendre meilleur. »

Donc ça, c'est vraiment la philosophie GNU. Est-ce que c'est un anarchisme ? Je crois que c'est un anarchisme numérique, c'est-à-dire qu'on ne laissera pas à une personne ou une entité le droit de s'arroger le travail des autres et de le vendre. Par contre, on a le droit de vendre

un outil GNU, de vendre le produit, mais il faut donner en même temps le code source et le droit de le modifier. Donc, en fait, ce qu'on vend c'est un support, soit le CD, soit un support technique. Mais on n'a pas le droit de dire à la personne : « Je vous donne le logiciel, mais vous n'avez le droit que de l'utiliser. » On peut très bien le modifier, le revendre, le donner. Souvent ça marche commercialement, mais dans l'esprit d'un support technique : « Je vous vends le support, le logiciel, le manuel, mais vous avez le droit de me téléphoner, si vous payez pour me téléphoner, si ça ne marche pas ; je vous vends mes compétences techniques, mes compétences de relations humaines, mais je ne vends pas un produit parce que le produit ce n'est pas moi qui l'ai fait, et même si c'est moi qui l'ai fait, j'ai décidé de le mettre sous la GPL, la LPG (la licence publique générale) et donc je ne veux pas que vous puissiez le revendre, ou en tout cas en interdisant aux gens de le modifier. »

Et c'est bien plus fort que Linux et c'est pour cela que la FSF, la Free Software Foundation, insiste pour qu'on appelle Linux « Gnu/Linux », parce que dans Linux il y a plein d'outils GNU. Donc, les deux sont intimement liés. On ne pourrait pas avoir Linux sans GNU. Par contre, on pourrait avoir GNU sans Linux, puisque GNU existe depuis 1979 et Linux depuis 1992. On a eu vingt ans sans Linux. Il n'y avait simplement pas de noyau du système, les outils GNU étaient utilisés sur d'autres systèmes d'exploitation, mais il manquait le noyau, et celui-ci fut apporté par Linux, et il l'a mis sous licence GPL.

Mais Linux n'est pas d'accord avec Richard Stallman sur ce qu'ils appellent l'intégrisme de la liberté : « Si je fais quelque chose de libre, ça doit rester libre. »

Personnellement, je ne vois pas d'intégrisme là-dedans. Chacun choisit la licence qu'il doit donner en tout cas dans le mode numérique à son logiciel. Quark a tout à fait le droit de vendre Xpress 2 300 euros et d'interdire qu'on le copie, qu'on le donne, ce qui serait du piratage, alors que Stallman appelle au partage. Mais j'ai le droit de ne pas acheter Quark Express et d'utiliser un autre logiciel ou en tout cas de me faire violence pour utiliser autre chose. Donc personne n'oblige personne à utiliser un logiciel GPL.

C'est vrai que la vision de Richard Stallman est que tous les logiciels, à terme, devront avoir une licence libre. Mais c'est justement une vision à long terme. Il a commencé en 1979, ça n'arrivera peut-être qu'en 2040, 2050 ou ça n'arrivera jamais, mais cela ne veut pas dire qu'il est intégriste. Il a une idée très précise de ce qu'est le logiciel libre. Surtout qu'il a connu une époque où les logiciels ne se payaient pas.

Le combat

Ronald : On parle aussi beaucoup des hackers, des pirates (ce qui n'est pas la même chose), comme étant aussi des anarchistes. Qu'est-ce que tu en penses ?

Gilles : Disons que les hackers, c'est ceux qui programment, sinon c'est les craqueurs. Tout le monde confond les deux et les pirates. Déjà la terminologie « pirate », ce n'est pas les gens eux-mêmes qui se la donnent. Ce sont ceux qui les « combattent ». Sinon ce n'est pas des anarchistes, pas forcément. Cela se peut, c'est-à-dire des gens qui ont vraiment une idée anarchiste et qui veulent la défendre à travers des actions, mais la plupart du temps ce sont des gens qui ont une capacité technique et qui finiront d'ailleurs dans une société de sécurité qu'ils ont réussi à infiltrer à un moment

donné, opportunément, et ils en profiteront pour y entrer. Mais je ne crois pas que ce sont des anarchistes. Certains le sont, quand il y a une réflexion politique derrière mais la plupart n'ont aucune réflexion politique. C'est : « Je peux le faire, je le fais. » Ils n'ont que du bien à retirer de cela. Dans certains pays, ils vont aller en prison un an, deux ans peut-être, si on arrive à les avoir, sinon ils finiront leur vie dans une société de sécurité pour essayer d'empêcher ce qu'ils ont été d'advenir. Donc, il y a des anarchistes, mais ce n'est pas la majorité. Ce sont des gens très compétents techniquement, qui exploitent toutes les failles qui existent, et ce n'est pas autre chose que le type qui est monté dans le train sans payer parce qu'il sait se cacher au moment où passe le contrôleur. Sauf que c'est très technique, et aujourd'hui où on survalorise la technicité ou, disons, la connaissance technique – on le voit tous les jours, dès qu'on sait manipuler Word on est un « génie », ça n'a rien à voir, c'est manipuler un outil. Tous les jours je vois des gens qui me disent : « Comment tu fais ? » – « Je fais que je manipule un outil. » Le type qui forge dans sa forge n'est pas plus fort que moi, n'est pas moins fort que moi, il a une bonne connaissance de son outil.

Mais aujourd'hui tout ce qui est technique paraît tellement relever de la pensée magique, du merveilleux que les gens sont surpris, n'arrivent pas à imaginer qu'on peut être compétent dans ça, comme on peut être compétent dans quelque chose de plus manuel.

Ronald : Est-ce qu'en dehors du GNU et du Linux tu vois d'autres aspects anarchisants dans l'Internet ? Je pense évidemment au fait que des groupes protestataires comme le Chiapas et autres ont réussi à avoir une voix sinon mondiale du moins dans tout l'Occident, et il me semble qu'effectivement un certain

nombre de luttes, comme celle contre la mondialisation, etc., ont permis certaines coordinations. Il me semble aussi qu'il y a quand même quelques groupes. Est-ce que tu pourrais en citer quelques-uns qui te semblent vraiment libertaires ?

Gilles : Vraiment libertaires ? Je ne sais pas parce que je ne sais pas ce qu'on entend par libertaire. C'est comme ce qu'on entend par virtuel, il faudrait s'entendre sur libertaire et après on verrait. Mais il y a, oui, des groupes pour qui la liberté de parole, en tout cas cette liberté-là, est essentielle. Les gens qui ont fait SPIP, le Système de publication pour Internet, sont des libertaires. Ils créent un outil qui permet à tout le monde, sans connaître techniquement quoi que ce soit, de publier des textes très facilement et de faire intervenir des forums, de faire intervenir des gens sur le site, des gens qu'on ne connaît pas, et de publier des textes. Il y a un système de modération, mais est-ce que c'est une censure, est-ce que ce n'est pas libertaire ? Non, c'est simplement pour empêcher des textes, parce qu'on vit sous des lois, on ne peut pas publier n'importe quoi. Il y a un système de modération qui est nécessaire dans l'état actuel des choses, si on ne veut pas que le site soit fermé, par exemple.

Il y a donc un système de modération, mais tout ce qui est publié dans le site *uzine.net* est très libre. Il y a des gens qu'on dirait très conservateurs, d'autres très libéraux – pas libertaires – et puis les libertaires. Donc c'est vraiment un échange, ils ont créé ça dans un but, moi j'appelle ça l'anarchie. C'est un outil qui permet à tout le monde de s'exprimer : c'est énorme !

Indymedia, c'est un peu pareil. Indymedia, ce sont des journalistes, des gens qui veulent que tout le monde puisse faire du journalisme, rapporter un fait qui

a été vu. Cela pose d'autres problèmes, de véracité, mais enfin on ne va pas tomber dans un autre travers qui dit que seuls les journalistes peuvent faire du journalisme. Alors oui, si le journalisme c'est être journaliste, seuls les journalistes peuvent faire du journalisme. Mais est-ce que toute personne ne peut pas réfléchir, ne peut pas publier ? Dans le papier, non, cela ne se fait pas, et puis c'est bien verrouillé. Si on n'est pas journaliste on ne peut pas, alors que sur l'Internet on peut publier son point de vue, et s'il a un certain retentissement ça peut aller au-delà de ses espérances, d'ailleurs, ou pas du tout. Certains publient sans volonté dure d'être lus. Ils publient parce qu'ils savent qu'ils vont être lus, mais ce n'est pas leur but d'être lus par des millions de personnes. L'Internet permet de faire des publications qu'on ne peut pas faire sur papier à cause de tous les filtres avant la publication. Alors, évidemment, on a beaucoup de n'importe quoi aussi. Mais quand on voit certains journaux, on se dit que les filtres ne marchent pas très bien non plus.

Le commerce

Ronald : Est-ce que tu as l'impression qu'il y a de plus en plus de censure sur l'Internet, de plus en plus de moyens pour le contrôler ? Ce qui me frappe, c'est que j'ai l'impression que depuis quelques années l'Internet s'est beaucoup plus commercialisé qu'avant, et que pratiquement il y a de plus en plus de marchandisation.

Gilles : Surtout, ce qui s'est passé, c'est que la médiatisation par les médias, disons « dominants », s'est faite autour de la marchandisation : « Regardez, vous pouvez aller sur ce site, acheter des chaussettes rouges et vertes à petits pois qu'on vous tricoterait exprès pour vous. C'est merveilleux. » Il se trouve que les

marchands ont trouvé un énorme avantage à pouvoir vendre sur l'Internet, parce que c'est un moyen simple, un navigateur suffit, quand on a un ordinateur et qu'on sait cliquer on sait aller sur l'Internet. Donc c'est pour ça que cela intéresse les marchands. Sinon ils n'auraient jamais été vraiment intéressés.

Mais cette médiatisation-là est mauvaise. La plupart des gens que je connais, qui n'ont pas d'ordinateur, sont persuadés qu'Internet c'est une immense boutique. Et il y a des virus. Le fameux virus : le virus du 1^{er} mai, tous les virus de la terre : « I love you », « I hate you », tout. Voilà l'idée populaire, en tout cas, parmi les gens qui n'ont pas d'ordinateur.

Je vois mes parents. Ils n'ont pas d'ordinateur, n'en auront pas, n'ont pas manifesté une énorme envie d'en avoir, n'ont pas les moyens de toute façon – j'en reviens aux questions des moyens – n'ont accès à des ordinateurs chez eux que des gens privilégiés déjà, et accèdent rarement des gens qui ne pourraient pas l'avoir si l'école, etc., mais il est trafiqué de toute façon, on ne peut rien faire dessus ; ensuite il y a les cybercafés, mais le prix fait qu'on se limite quand même à l'essentiel, donc finalement la culture Internet n'est pas très répandue contrairement à ce qu'on pourrait croire. Donc pour bien des gens, Internet est une super boutique, un super minitel. Il y a des Minitels roses, il y a des sites de cul. On peut commander chez la Redoute, il y a la Redoute sur l'Internet.

Et il y a des virus. Pas grand monde ne sait ce que c'est qu'un virus. Évidemment, parce que c'est très technique. Oui, c'est très technique, donc qu'est-ce que c'est ? Et puis on entend beaucoup de choses sur le virus. Donc ça fait peur et les médias dominants, les médias qui sont là et qu'on ne peut pas éviter, n'ont pas intérêt à montrer l'autre Internet –

parce qu'il y a bien deux Internet au moins – cet Internet qui n'est pas commercial, Linux par exemple, cet Internet qui ne veut rien vendre, on n'en parle presque jamais. Quelques émissions sur Arte, en France, quelques journaux, parlent très brièvement en général, à part les journaux spécialisés. Encore que des journaux spécialisés qui parlent d'autre chose que du côté commercial, il n'y en a pas beaucoup. Et sinon, c'est anecdotique : « Regardez ce site, il est extraordinaire, il ne vend pas, il donne les choses, il donne l'information, alors qu'on sait bien que pour vivre il faut vendre. Et puis, on ne sait pas comment il fait. » C'est vraiment de l'ordre de l'anecdotique, alors que c'est la majorité, quand même. Parce que la majorité des sites ne vend rien, il faut le savoir, ne vend strictement rien. Ne gagne pas d'argent et même en perd parce que même si on est sur Free ou quoi, si on est sur un site qui est visité, il y a des moments où il faut changer si on se développe, donc on paye, peut-être une somme modique, mais qui peut arriver à une centaine d'euros par an. Donc ça coûte. Et la personne ne vend strictement rien. Elle a sa passion sur Internet, il y a des forums où elle partage sa vision, elle partage ses voyages en mettant ses photos sur Internet et elle ne gagne rien. C'est la majorité des sites, vraiment.

L'information

Ronald : Quel seraient à ton avis, actuellement, les sites politiquement les plus intéressants en langue française ?

Gilles : Je n'ai pas trouvé grand chose. J'aime bien le site du *Monde diplomatique* mais j'achète le papier donc c'est une chose. Je n'ai aucun site politique dans mes listes, en tout cas.

De toute façon, c'est peut-être là que je suis biaisé, ce n'est pas là que je vais chercher l'information. En tout cas pas

sur un site. J'aime bien parler avec les gens, je parle avec des gens de politique, mais je ne vais pas sur un site chercher la politique ou alors simplement, et là ce n'est pas de la politique, ce n'est pas de l'information, je vais voir les dépêches non filtrées, justement, les dépêches brutes de l'AFP, elles sont souvent très rigolotes, brutes de décoffrage, mais ce n'est pas de l'information, c'est juste pour savoir s'il s'est passé quelque chose d'énorme dans le monde. Maintenant pour l'information je préfère encore l'écrit, le journal. Je ne me suis pas mis à la lecture sur écran par exemple.

Ronald : C'est une grande différence avec moi. La raison pour laquelle je me suis mis sur l'Internet, ça a été la guerre du Golfe. Parce que je me suis aperçu que l'information était terriblement censurée et qu'on n'avait pas grand-chose, et un ami m'a montré des textes qu'il y avait sur Internet, en particulier celui d'un professeur de rhétorique en Californie, qui faisait une analyse rhétorique du discours américain sur la guerre du Golfe et qui le démontait complètement. Et je sais que cela m'a permis, à ce moment-là, de me dégager, au moins en partie, de cette censure et d'essayer de voir avec un minimum d'objectivité autre chose que l'information que l'on me donnait. Il me semble qu'aujourd'hui, où nous avons une accélération de l'histoire, où pour des raisons trop longues à expliquer ici nous allons avoir de plus en plus de situations-catastrophes, et d'autre part la médiatisation qui s'appuie de plus en plus sur l'émotivité, nous risquons de n'avoir plus que des espèces de réflexes conditionnés – j'appuie sur le bouton « capitalisme », si je suis de gauche, sur le bouton « libéralisme » si je suis de droite, etc., de sorte que nous allons réagir de plus en plus comme les chiens de Pavlov, alors qu'il me semble justement que la possibilité

de l'Internet, peut-être pas quotidiennement parce qu'on n'a pas le temps de le faire, mais quand il y a des événements où on se sent concerné, est de pouvoir avoir ces informations alternatives.

Gilles : Oui, mais ça, je pense qu'on peut l'avoir, moi en tout cas, par l'écrit. Si je lis Chomsky, si je lis les analyses rhétoriques de base, ou certains journaux que je cible – je ne vais pas lire *le Figaro*, ou je le lis pour savoir ce qui se dit mais je n'y attribue aucune valeur, disons même *Libération* que les gens mettent sur un piédestal alors que c'est un journal très réactionnaire et très opportuniste, puisque M. July a dit un jour qu'il était fier que *Libération* ait fait accepter le capitalisme aux Français.

C'est vrai que quelquefois on peut acheter un journal, je peux acheter *Libération* de temps en temps pour savoir l'actualité, mais je sais quel est le filtre qu'on me met devant, en tout cas je crois le savoir. Évidemment, quelquefois je me laisse avoir, mais comme je peux me laisser avoir par le site web qui présente bien les choses. J'aimais bien le réseau Voltaire par exemple. Donc Thierry Meyssan, celui qui a fait des révélations, mais je trouve qu'il a dérapé, non pas dans ses révélations – on ne sait pas si c'est vrai, c'est sûrement faux même, parce que parce que c'est trop gros que c'est faux, c'est qu'il y a des points qui sont trop gros, mais c'est qu'il est un peu trop têtue dans une certaine direction, tout n'est pas noir, tout n'est pas blanc, je n'aime pas le manichéisme du côté de gauche ou de droite, ou disons du côté capitaliste ou pas. J'aime bien quand on a une vision plus distanciée qui permet de dire que tous les Américains ne sont pas des cons, par exemple, ce qui est vrai, que ce soit des penseurs ou des gens de tous les jours. Donc là je me suis un peu séparé



du réseau Voltaire qui avait pourtant des notes très précises sur l'extrême droite en France, qu'il a toujours d'ailleurs sur son site web, et que dès que quelqu'un arrive au gouvernement il y a sa biographie, sa bio-bibliographie qui permet de savoir ce qu'il a écrit, ce qu'il a dit, son analyse de discours, etc. Or ça c'est très important. Il y a eu un dérapage sur le World Trade Center qui aurait pu ne pas en devenir un, si la critique avait été plus raisonnée. Malheureusement, ça n'a pas été. Donc c'est le problème.

Mais de temps en temps encore je regarde le réseau Voltaire. Mais j'ai du mal à trouver sur Internet des sites pertinents. Si moi je faisais une analyse politique sur Internet je ne crois pas que ce serait très intéressant déjà. Je n'ai qu'une vision assez biaisée des choses, la mienne, je préfère des travaux collectifs, qui sont en général publiés sur papier. On peut arriver à trouver des analyses très intéressantes, mais c'est ponctuel.

Il y a un site très extraordinaire sur la manipulation des chiffres, c'est Pénombré, <http://www.pénombré.ch>. C'est extraordinaire : « Voilà ce qui est sorti comme chiffres, voilà ce qu'on leur fait dire, on peut leur faire dire n'importe quoi, et M. Sarkozy a dit que... et M. Jospin a dit que, mais regardez, etc. »

C'est engagé, mais pas politique, on ne fait pas dire n'importe quoi aux nombres. C'est extraordinaire. Il y a une lettre régulière si on est adhérent à l'association, qu'ils mettent ensuite sur l'Internet, c'est des articles en profondeur, des entrefilets, sur « on fait dire n'importe quoi aux statistiques ». Mais c'est plus sur un sujet en particulier.

Sur des sujets particuliers, j'ai pas mal de petits sites. Mais sur un global, comme pourrait l'être un journal, il n'y en a pas. C'est vrai que des journaux en France, des langues que je connais, qui me plaisent, il n'y en a pas beaucoup. En fait, je suis devenu un picoreur.

Vu de l'étranger

Ronald : Moi, je travaille beaucoup avec la presse anglaise, en tout cas anglophone plus exactement. Parce que je lis aussi des journaux arabes en langue anglaise. En ce moment où je travaille beaucoup sur la question de l'Irak j'arrive à avoir par l'Internet une somme d'informations que je n'aurais pas par les journaux, lesquels m'arriveraient avec beaucoup de retard... Bien sûr, je prends le *New York Times*, par exemple, et je suis tombé sur le *Herald Tribune* de Londres et j'ai appris ce que je ne savais pas, mais que paraît-il la presse française a dit, que déjà il y a des troupes américaines en Irak – il y aurait 30 000 hommes américains déjà en Irak, mais que personne n'en parle, même pas Saddam Hussein d'ailleurs, et d'autres types d'informations de ce genre-là, qu'il faut toujours vérifier bien entendu, mais je trouve que lorsqu'on arrive à regarder la presse de différentes langues, on trouve beaucoup plus que la presse française. Ce que je reproche à cette dernière, surtout, c'est qu'il n'y a pas de journalisme d'investigation.

Gilles : Le danger de ça, c'est qu'on voit toujours le monde à travers les yeux des journalistes. Je trouve cela très dangereux, parce que les journalistes mettent toujours en avant ce qui se vend, ou disons ce qui fait vendre. Même inconsciemment, ils ne vont pas faire un sujet qui ne va pas attirer des ventes pour le journal, de l'audimat pour la télévision, et je trouve ça dangereux malgré toute



l'éthique des journalistes du *New York Times*, d'*El Diwan* en Algérie, etc. Ils mettent en avant ce qui va leur amener leur lectorat. Et ça c'est un danger, y compris pour l'Irak, etc. Mais l'avantage d'Internet c'est qu'on peut avoir plusieurs sons de journalistes. On peut avoir les journalistes d'Al Djezirah comme les journalistes de CNN, ce qu'on ne peut pas avoir sinon. En France, on a une offre similaire. C'est pourquoi j'aime bien Télé 5, par exemple, où on a le journal suisse et le journal belge. Quelle différence ! Je ne dis pas que ce sont des journaux meilleurs que les français, mais c'est toujours très intéressant de voir le journal suisse parce qu'on ne parle pas de la même chose et il parle de sujets dont on ne parle pas en France. En Suisse, Tchernobyl est arrivé, en France, non. Que ce soit par Internet, par satellite ou le câble, cela vaut le coup d'entendre d'autres sons de cloche. C'est important.

Maintenant, il reste toujours la question : est-ce que c'est vrai ? ou plutôt est-ce que c'est pertinent, parce que rien n'est vrai, tout est supprimé, est-ce que ce qu'ils mettent à la une est pertinent ? N'y a-t-il pas d'autres dessous ? Par exemple, il y a un livre d'un Palestinien qui vient de sortir qui critique autant Sharon qu'Arafat. J'ai l'impression que certains journaux ont l'un ou l'autre, mais pas les deux. Les Palestiniens sont opprimés, mais Arafat depuis vingt ans a fait pas mal d'erreurs. Et à cause de sa personne, de son ego, comme Sharon aujourd'hui...

Je préfère la pluralité de l'information, même journalistique. Et le problème des sites personnels, c'est de savoir qui parle. Un journal, on sait qui parle, on peut le

deviner en tout cas, quand on lit *le Figaro* c'est Dassault, etc. mais quand on lit la prose de quelqu'un est-ce qu'il est honnête ou non, etc. Mais finalement est-ce que cela a de l'importance dans ce cas-là, ce n'est pas simplement ce qu'il dit qui est important.

Les mentalités

Ronald : À la longue, on finit par savoir quand même un peu si c'est par exemple un défenseur inconditionnel de la lutte des classes, quelqu'un qui raconte n'importe quoi...

Pour terminer, il y aurait peut-être une dernière question : « Est-ce que tu penses que l'Internet est en train de changer, au moins en partie, les mentalités, et dans quel sens ? »

Gilles : Non, je vais être pessimiste, je ne le pense pas. J'en reviens toujours au fondamental : en France, ce que j'en connais et autour, il n'y a pas grand-monde à l'Internet. Il y a un minimum. Dans l'université la plupart des étudiants n'ont pas accès à l'Internet, ou par des bornes, mais ce n'est pas une fréquentation régulière. Par contre, dans les milieux où ça s'infiltrer, dans les bureaux par exemple puisque presque tout le monde dans l'administration au moins est relié à l'Internet, dans les grandes entreprises, je crois que cela a profondément changé les relations entre les gens, qui peuvent se parler toute la journée sans que le patron soit sur le dos en leur disant : « Pourquoi tu te lèves ? Pourquoi tu téléphones ? etc. » Pendant que le patron croit qu'on travaille, on écrit à son collègue même s'il est juste à côté. Donc cela peut changer dans ce sens-là, ça peut changer la perception du monde, ça c'est sûr, si on commence à naviguer sur Internet et aller sur des sites, comme je disais tout à l'heure, où on découvre d'autres points de vue, là ça devient inté-

ressant. Parce que celui qui pense comme moi, c'est bien, mais celui qui pense à l'opposé de moi c'est beaucoup plus intéressant.

Surtout, ce qui me frappe le plus, c'est cette vision américaine de l'histoire, de la domination du monde, du partage du monde, qui n'est pas du tout la même que la nôtre. Nous, on n'est pas mieux, mais on en a une autre et je trouve ça troublant. Cette idée de liberté chez les Américains, même si elle est fortement changée par les événements de septembre, où on ne peut pas empêcher quelqu'un de dire n'importe quoi, alors qu'en France on a les lois sur la censure, cela me trouble beaucoup. Et là c'est très intéressant d'avoir Internet pour voir ce qui se dit ailleurs. On n'a pas forcément raison, personne n'a raison, c'est une question de genre de vie.

Sur le nombre, en Europe on est pas

mal à avoir l'Internet, quoique ce soit un faible pourcentage, aux États-Unis beaucoup plus, et le reste du monde c'est quasiment zéro. L'Afrique c'est 0,1. Donc c'est pour cela que ça ne changera pas grand-chose. Parce que ça peut faire changer une certaine frange de la société, et ça peut peser sur le reste qui n'a pas Internet, que ce soit parce qu'ils se sentent diminués ou parce que des décisions sont prises à leur encontre via les réseaux, en tout cas ça ne modifie pas

Auteur, avec Rachel Panckhurst, d'*Introduction aux technologies de l'information et de la communication. Problèmes et méthodes : MacOS et Windows*. METICE, coll. « MédiaTic », université Paul-Valéry, Montpellier 3, 1999. Licencié en sciences de l'éducation, Gilles Pérez-Lambert est, entre autres activités, webmestre du site de la recherche à l'université Montpellier 3 : il effectue des formations ponctuelles sur les outils informatiques, dont le logiciel SPIP.

Le débat entre les avocats et les critiques de l'Internet est souvent teinté de nostalgie pour l'utopie. Ce champ de forces et de confrontation entre les systèmes dominants et les mouvements de résistance appelle une analyse claire et sereine. Cet interview de Gilles Pérez-Lambert cherche à mettre en évidence la spécificité, les avantages et les limitations du réseau.

Debate between proponents and critics of the Internet is often colored by utopian nostalgia. However, what is needed is a clear, unbiased analysis of this new field of force in which dominant systems and resistance movement confront one another. This interview of Gilles Pérez-Lambert seeks to bring out the specificity, the advantages and the limitations of this network.